

# ANALYSE PHILOSOPHIQUE DE LA QUESTION : "Naît-on homme / femme ou le devient-on ?"

## 1) En quoi la question se pose-t-elle ?

Il semble en général si évident à chacun qu'il est soit "homme" soit "femme" que la question peut sembler saugrenue. Dans n'importe quel formulaire administratif, nous remplissons (généralement sans état d'âme) la case "M" ou "F", (le plus souvent) à la suite de nos parents, qui l'ont fait depuis "notre naissance" justement, lors de la "déclaration" à l'état civil.

### a) "Femme" ou "homme" de façon innée ?

Qu'est-ce que "naître" ? c'est venir au monde, sortir de l'organisme maternel. Or pendant des siècles, dans les différentes cultures, lors de l'accouchement ce n'est pas tant sur la "tête" du bébé que se porte l'attention que son "sexe" : "est-ce un garçon ou une fille ?". Pourtant notre "humanité" n'est-elle pas plus dans notre "visage" (cf. Lévinas) que dans nos "organes génitaux" ?!... Aujourd'hui avec les échographies, la question est encore plus précoce (à quelques exceptions près de parents qui veulent préserver un certain mystère) : le bébé n'est plus attendu comme un enfant qui vient agrandir la famille, mais comme ce garçon (en plus des deux autres alors qu'une fille était espérée, ou tant désiré après trois filles) ou cette fille... Avant même notre venue au monde nous sommes alors désignés comme "fille" ou "garçon".

Comme la "fille", c'est un être humain femelle enfant et le garçon un être humain mâle enfant, c'est juste une question de maturité pour que le mâle enfant devienne "mâle adulte" et donc "homme", la femelle enfant devienne femelle adulte et donc "femme". Le temps fait son effet indépendamment de nous ; la passage se fait de façon automatique, sans qu'on y pense ni qu'on y soit pour quoi que ce soit.

D'un point de vue biologique, pourquoi se poser une telle question, puisque c'est une évidence que les humains font partie des espèces dites "sexuées" ?! Nous sommes des animaux qui, pour nous reproduire, avons besoin d'un représentant mâle et d'une représentante femelle. Au niveau individuel, que chacun active ou non ce potentiel reproducteur, s'il a (ou veut avoir) des enfants au cours de sa vie, il sait que ce sera en tant que mâle OU en tant que femelle - et sans l'avoir choisi ! Ce n'est pour l'instant pas encore interchangeable (ex.: l'homme ne va pas tomber enceint, parce que la femme est en plein élan au niveau de sa carrière et que ce serait mieux pour toute la famille...).

Autrement dit, un tel est né "homme", une telle est née "femme"...

### b) Objections :

1 - Le philosophe qui s'étonne des évidences, va chercher sinon à remettre en cause cette affirmation, du moins à la vérifier : **être sexué relève-t-il vraiment d'une réalité objective qui s'impose à nous dès la naissance** ? Pour tenter de comprendre ce fait, il se tourne du côté des sciences. Les "sciences de la vie et de la terre" ont longtemps été appelées "sciences naturelles" : or la "nature"\* est l'ensemble des phénomènes de l'univers en tant qu'ils obéissent à des lois (cf. le "cosmos" ou "tout ordonné" des grecs) ; dans cet "ordre" de l'univers, l'homme et la femme auraient alors chacun une place distincte et précise, dès la naissance (de même qu'on distingue bouc et brebis, taureau et vache, lion et lionne, etc.) : il y aurait une bicatégorisation "naturelle" de l'humanité entre les "hommes" et les "femmes".

2 - Seulement la science\* n'est pas la simple description d'une réalité objective ; à l'instar du philosophe, le biologiste va refuser de s'en tenir aux apparences sensibles qui peuvent s'avérer trompeuses - telle la sage-femme qui s'exclame pour renseigner les heureux parents "ah c'est un garçon !" "oh c'est une fille !"... au vue des organes génitaux externes. **Déterminer le "sexe\* biologique" d'un être humain n'est-il pas bien plus complexe qu'il n'y paraît** ? Il faut en effet tenir compte de plusieurs paramètres : le phénotype, certes (ce qui est le plus simple, puisque c'est ce qui nous apparaît extérieurement) mais aussi les gonades (ce qui est moins évident puisqu'elles sont internes chez la femme : du coup ce n'est pas la présence mais l'absence de quelque chose qui la "détermine" en tant que "femme") - ces gonades étant elles-mêmes déterminées par nos gènes ; or la génétique (qui nous apprend que l'"homme" a un chromosome Y, absent chez la "femme") est une science extrêmement récente dans l'histoire de l'humanité. Ce qui a structuré notre pensée était plutôt ce qui - pendant des générations - était le plus visible et apparent, jusqu'à des visions dévalorisantes pour la femme (ex. chez Aristote : la "femme" est de la "matière", tandis que le "souffle" ou "esprit" - "pneuma", principe viril humanisant - vient de l'"homme" seulement...).

3 - Certes le plus souvent, ces trois critères sont convergents, d'où cette impression d'évidence : un tel est un "homme", une telle est une "femme". **Mais y a-t-il vraiment toujours convergence entre le sexe génétique, gonadique et phénotypique d'une personne** ? La biologie nous apprend que parfois, ça n'est pas le cas : comme tous les êtres vivants, les êtres humains présentent sinon des "anomalies" (ce qui sous-entend une "loi de la nature"), du moins des exceptions ; il est des cas rares où, à la naissance, les médecins eux-mêmes ne savent pas trop dire s'il s'agit d'un bébé mâle ou femelle : on parle alors d'êtres humains intersexués\*. Parfois cette **intersexuation** n'est révélée qu'à l'âge adulte (ex.: l'athlète sud-africaine Caster Semenya), ou même pas identifiée, d'où la difficulté (jusqu'à des polémiques) pour chiffrer combien de personnes sont concernées - la fourchette actuellement admise est de 1,7 ‰ à 4 ‰.

A partir de ce constat deux écueils sont à éviter :

- il n'est pas rigoureux de faire des exceptions la règle : le fait que 4 ‰ ne sont pas "mâles" ou "femelles" n'enlève rien au fait que les 996 autres individus / 1000 se considèrent ou sont considérés comme "homme" ou "femme" du début à la fin de leur vie ;

- l'excès inverse, qui n'est pas plus rigoureux intellectuellement, serait de ne pas tenir compte de l'intersexuation sous prétexte qu'il s'agit d'une situation statistiquement minoritaire. Or c'est justement ce que nous obligent à faire les Etats : gommer cette particularité de certains d'entre nous, en nous faisant rentrer dans deux cases et deux seulement (masculin / féminin).

Un des intérêts de cette réalité biologique inhabituelle est d'interroger nos catégories de pensée, nous aidant à comprendre qu'il ne s'agit que de catégories de pensée justement, qui nous servent à découper le réel d'une certaine façon : "homme" OU "femme" ; mais après tout, ne pourrions-nous pas découper le réel autrement que sur un mode simplement binaire ?

Le fait que la bicatégorisation homme / femme ait prévalu pendant des siècles implique-t-il nécessairement qu'elle doive continuer de s'imposer ? Et si oui, pourquoi ? si non, pourquoi ?...

## 2) Enjeux socio-politiques de la question :

Cette question pourrait, en apparence, sembler neutre, voire purement intellectuelle : "tiens, est-ce qu'on pourrait penser l'humanité autrement qu'à travers une répartition binaire entre deux sexes opposés ?"... Or elle cache des enjeux socio-politiques - la notion même d'"opposition" n'étant elle-même pas "neutre" ! Certains, au vingtième siècle, avec la montée de différents courants féministes, parlent même de "guerre des sexes" : or, dans une guerre, nous savons bien qu'il y a des gagnants et des perdants, et des dégâts des deux côtés...

### a) Différences et / ou inégalités entre les hommes et les femmes ?

1 - Le problème n'est alors peut-être pas tant de constater des différences entre les hommes et les femmes que d'octroyer des statuts à ces différences, ce que soulève l'anthropologue Françoise Héritier. Elle analyse "la pensée de la différence" dans le tome I de Masculin / Féminin : nous pensons le monde sur le mode binaire, à partir de cette observation empirique de la différence sexuelle. Cet "invariant", qui traverse les cultures, n'a rien de particulièrement étonnant. Une autre constante, en revanche, l'est plus, quand on se penche sur l'ethnologie (cf. Masculin / Féminin tome II : "Dissoudre la hiérarchie") : sur cette différence s'instaure une **hiérarchie au profit du "masculin" au détriment du "féminin"** - ce qu'elle nomme "**la valence différentielle des sexes**"\* (ex. : si le "froid" est associé dans une culture au "féminin", il est dévalorisé au profit du "chaud" associé au "masculin", tandis que s'il est associé au "masculin" dans une autre culture, il se retrouve valorisé au détriment du "chaud" associé au "féminin", etc.).

2 - Cela se retrouve dans la **misogynie\* du langage** (ex. en français : règle d'accord où "le masculin l'emporte sur le féminin"), des mots au féminin deviennent péjoratifs par rapport au masculin (ex. : maître / maîtresse, gars / garce, allumeur / allumeuse... cf. "*C'est une pute*" de *Fatal Bazooka*). Le pronom impersonnel "on" que nous pourrions croire "neutre" (puisqu'il n'indique pas s'il s'agit d'hommes ou de femmes) vient étymologiquement de "homo" = "homme" - le terme "homme" désignant justement (en plus de l'humain adulte mâle), tout être humain, alors que le terme "femme" lui, n'a pas cette dimension universelle et était même jusqu'à récemment défini dans les dictionnaires comme "femelle de l'homme" (autrement dit "par rapport" au représentant mâle de l'espèce considéré comme le référent).

3 - Donc quand bien même on accepterait la répartition hommes / femmes d'un point de vue strictement biologique - ce qui, pourtant, se discute -, on ne saurait occulter que, sur cette distinction alors considérée comme "naturelle", viennent se greffer au niveau socio-culturel des discriminations envers la moitié de la population humaine : c'est le problème du sexisme\*. Par exemple, dans la société patriarcale\* (dont nous sommes les héritiers), le père a non seulement autorité sur les enfants (ce qui n'est pas choquant dans la mesure où ils ne sont pas autonomes) mais aussi sur la femme - qui se retrouve par là infantilisée ; or cette organisation familiale est reconduite à l'échelle collective de la société tout entière quand seuls les hommes détiennent le pouvoir politique, économique, etc. C'est pourquoi les luttes féministes\* ont pour objectif principal **l'égalité entre les sexes**.

Admettre que chacun dès la naissance est "homme" ou "femme" et devra du coup assumer tous les rôles sociaux qui vont avec peut avoir de graves conséquences (ex. : l'excision, dont témoigne de Warris Dirie dans son autobiographie Fleur du désert ; *J'ai lu - 2009*) : la hiérarchie se fait indéniablement sentir quand être "née" "femme" plutôt que "homme" vous soumet à des pratiques mutilantes... Mais être "homme" plutôt que "femme" peut aussi vous imposer un certain "destin" (ex. : "chair à canon")...

4 - Il conviendra de s'interroger sur les statuts que l'on attribue aux différences entre l'homme et la femme : de quel ordre sont-elles ? Quand on distingue deux notions A et B (ex. : l'humain / l'animal), la question est de savoir s'il s'agit d'une **différence qualitative, de nature, avec un "saut" ontologique, ou quantitative, de degré** : y a-t-il discontinuité (A et B sont d'essences différentes) ou continuité de l'un à l'autre (et seulement quelques caractéristiques les différencient) ? Ainsi entre l'homme et la femme, y aurait-il une différence de nature, qui du coup s'avèrerait définitive, universelle et nécessaire, ou une nature commune avec des attributs particuliers, des spécificités biologiques, propres à chaque sexe (mais alors pourquoi y accorder plus d'importance qu'aux différences dans la taille des orteils ou la couleur des yeux ?...).

Parmi les courants féministes\*, certains sont "différentialistes", d'autres non. Du point de vue "naturel", l'égalité n'existe pas (ex. : un prématuré aux graves difficultés respiratoires ou un bébé qui présente un handicap n'est pas "égal" de celui qui n'en est pas atteint ou qui naît costaud et bien-portant...). Donc quand les féministes revendiquent l'égalité entre les hommes et les femmes (il n'est pas question qu'ils soient égaux et encore moins identiques de façon innée !), il s'agit d'une égalité "de droit" (cf. devise française), et une fois des droits égaux acquis (ex. : droit à l'éducation pour les filles et les garçons), de leur application dans les faits (ex. : filles et garçons sont réellement scolarisés, sans discrimination sexiste).

### b) Prise de conscience des différences et construction de son identité :

1 - L'être humain a la conscience réflexive (et pas seulement la conscience spontanée) : il est à la fois conscient de lui-même et du monde, et conscient d'être conscient. Les humains ne se sont donc pas contentés d'observer qu'il y avait des différences anatomiques entre eux, ils se sont posés plein de questions sur ces différences (inventant même des mythes très divers pour y répondre !), et les ont nommées grâce au langage\*. Cette faculté innée, qui se développe par l'apprentissage des langues, qui sont culturelles, est indissociable de la raison\* : c'est parce que nous prenons conscience du réel que nous le nommons et c'est parce que nous le nommons que nous en prenons conscience. Or chaque langue s'approprie le monde et le découpe différemment (ex. : trois sexes sont reconnus dans certaines cultures, deux dans d'autres...).

Parce qu'à la naissance, au vue de nos organes génitaux, nous avons été désignés comme "garçon" ou "fille", nous avons gardé et intégré ces "mots-étiquettes", qui ont contribué à **construire notre "identité sexuelle"**. Très petits (par la naissance d'une soeur ou d'un frère, par le jeu...) les enfants découvrent que "nous ne sommes pas tous faits pareil", sans que cela implique pour eux de hiérarchie ni de rôle sociaux particuliers (tels que devenir soldat ou faire la vaisselle !...). L'"identité sexuelle", en elle-même, est assez neutre : cela consiste à prendre conscience et à assumer certaines particularités anatomiques partagées avec environ la moitié de l'humanité mais pas l'autre. Il est bien d'autres différences (couleurs des yeux ou taille des orteils...) que constate l'enfant ; si la "distinction de sexe" (cf. Irène Théry La distinction de sexe ; *Odile Jacob - 2007*) l'intéresse bien plus que toutes les autres, c'est qu'elle a rapport avec la reproduction (ou "comment papa et maman m'ont mis au monde") et donc son existence même...

2 - Le sexe\* biologique inné est assumé (ou pas) dans l'"identité sexuelle" ; mais **cela détermine-t-il** pour autant l'"identité genrée" de la personne ? Autrement dit, sous prétexte d'être un adulte humain mâle, suis-je nécessairement\* du "genre masculin", sommé de répondre aux attentes de la société dans laquelle je me trouve en développant des caractéristiques et des comportements "virils" (ex. : être courageux,

voire héroïque..) ? Sous prétexte d'être une humaine adulte femelle, suis-je nécessairement du "genre féminin", et en tant que telle, dois-je développer des attitudes et qualités typiquement "féminines" (ex.: être douce, attentionnée, à l'écoute...) ? Pourquoi une femme battante et courageuse, voire héroïque, serait-elle qualifiée de "garçon manqué" plutôt que de "vraie femme" ? Pourquoi traiter de "femelle" un homme très doux et attentionné, qui refuserait de se battre ?... Les "études de genre"\* interrogent la construction de nos identités masculines et féminines, pour perforer les clichés que ces "genres"\* véhiculent avec eux. Un cliché est une fixation mentale, souvent intégrée inconsciemment, une donnée tellement communément admise, qu'on continue de s'y référer quand bien même elle est nocive (ex.: domination des hommes sur les femmes). Mais des différences naturelles (ce qui est) peuvent-elles fonder des normes sociales (ce qui doit être) ? C'est là que s'opère un glissement : sous prétexte qu'on "naît" sexué, on se retrouve enfermé dans un genre social particulier, voire opprimé...

Est-ce qu'on ne "devient" pas plutôt "homme" / "femme", de façon socio-culturelle ?

### 3) Enjeux philosophiques de la question :

"Être" homme ou femme, implique une réalité statique, définitive et immuable... là où la notion de "devenir" renvoie, au contraire, à une réalité dynamique, toujours changeante, voire peut-être fuyante... Penser qu'il y a un être de l'homme / de la femme, c'est admettre une sorte d'essence spécifiquement masculine ou féminine, que nos existences particulières d'homme ou de femme ne feraient qu'actualiser, déployer... (cf. l'essentialisme\*). Si être homme ou femme est prédéfini au départ, alors chacun de nous, par sa vie individuelle concrète ne fait que correspondre à des critères prédéterminés. Mais qu'est-ce que notre essence ? notre nature biologique ? notre nature culturelle ? avons-nous seulement une "essence" ?

#### a) 1ère hypothèse : celle du **déterminisme biologique**

Nous ne sommes rien d'autre que ce que notre nature, au sens de l'ensemble de toutes nos caractéristiques biologiques innées, fait de nous : ce qui nous est donné à la naissance, selon une stricte programmation génétique, détermine ce que nous devenons (peu importe la culture). Autrement dit, dans cette 1ère hypothèse, **nous devenons ce que nous sommes : le devenir est alors identique à l'être.**

Du coup, chacun aurait une "essence" masculine ou féminine, et devient homme ou femme en fonction d'un **déterminisme biologique** qu'il subit, sans qu'aucun choix n'entre en ligne de compte : la liberté est niée. Notre identité sexuelle (homme / femme) et notre identité genrée (masculin / féminin) ne seraient que le prolongement de notre sexe biologique (mâle / femelle) - et ce déterminisme rendrait la **liberté illusoire.**

#### b) Critique : mais notre essence est-elle notre nature biologique ?

**On peut dissocier la nature** - ce que nous sommes de façon innée - **et la culture** - ce que nous devenons - : si la nature nous fait naître "femelle" ou "mâle" (sexe biologique), c'est la culture qui nous fait devenir "femme", de "genre féminin", ou "homme", de "genre masculin", puisque ces phénomènes et les critères dont ils relèvent sont très variables selon les époques et les lieux. Des contre-exemples indiquent qu'ils n'y a pas de rapport nécessaires de l'un à l'autre, tels que les transgenres\* (ex.: le personnage de Guillaume dans le film Les garçons et Guillaume, à table !), qui assume ses organes génitaux mâles, tout en se considérant de "genre féminin" ; d'autres, tels les transexuels\*, font le choix de changer de sexe. Le propre de l'être humain est donc bien de transformer et dépasser le donné naturel (cf. Rousseau : la perfectibilité\*). Pouvoir devenir "autre" que ce qui semblait prévu au départ, n'est-il pas le signe même de la liberté humaine ? La femelle humaine du coup, a à devenir "femme" et le mâle humain à devenir "homme", **par la culture**, grâce à l'éducation et la socialisation. D'où l'idée de Simone de Beauvoir qu' "**on ne naît pas femme, on le devient**" (Deuxième sexe II), qu'on pourrait compléter par "**on ne naît pas homme, on le devient**"...

Mais s'il n'y a **pas de déterminisme biologique**, sommes-nous libres pour autant ? Notre culture ne nous est-elle pas imposée dès la naissance, donc indépendamment, là encore, de tout choix ?

#### c) 2ème hypothèse : celle du **déterminisme culturel**

**Ne sommes-nous pas déterminés par notre culture à être "femme" ou "homme" ?** Quand nous croyons être la cause de nos actes (ex.: "choisir" une formation pour devenir "infirmière" ou "mécanicien"), n'est-ce pas une illusion ? la vraie cause n'est-elle pas les valeurs sociales intégrées inconsciemment (ex.: le petit garçon a reçu comme jouets à Noël des outils, et la petite fille une panoplie d'infirmière), qui nous conditionnent à notre insu dans un sens ou un autre (ex.: dans les faits, il y a plus d'infirmières que d'infirmiers, de mécaniciens que de mécaniciennes...) ? Si l'on ne naît pas homme / femme, mais qu'on le devient, **ce "devenir" est-il un réel apprentissage à l'autonomie, ou un formatage** à développer (en fonction du sexe inné) tels potentiels au détriment des autres (ex.: les injonctions "sois belle et tais-toi, ma fille !", "sois fort, mon fils !") ?... Ce que je suis et deviens au cours de ma vie ne serait plus déterminé par ma nature biologique, mais ne serait que le produit de mon éducation et de ma culture (et non un choix libre). Mon existence individuelle en tant qu'"homme" ou "femme", n'est alors que le résultat de **déterminismes sociologiques** (cf. le structuralisme\*).

#### d) 3ème hypothèse : celle du **libre choix**

La phrase choc de S. de Beauvoir s'inscrit dans une perspective existentialiste (cf. Sartre : "l'existence précède l'essence") : si je ne nais pas femme, mais le deviens, c'est que je choisis de devenir ce que je suis, ou : **je ne suis que ce que je choisis de devenir.** Cette 3ème hypothèse, au contraire des deux précédentes (déterminismes biologiques et/ou culturel) défend la **thèse du libre-arbitre.** Ce n'est plus l'être (ou une essence) qui détermine ce que je deviens, mais mes choix, de façon dynamique, qui me font devenir librement qui je suis. Je ne peux jamais "être" réellement "homme" / "femme", puisque **je suis en perpétuel devenir**, sans cesse en quête de moi-même, dépassant ma nature biologique, mais aussi tous les "rôles" sociaux dans lesquels la culture cherche à m'enfermer... quitte même à me définir comme "transgenre"\* ou "queer"\*...

« Ce document est sous licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International. Pour accéder à une copie de cette licence, merci de vous rendre à l'adresse suivante :

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>.

Vous pouvez partager et modifier ce document suivant les termes indiqués sur la page <http://desfontain.es/SVT-Philo.> »